

L'Obstination de Chestov¹

PAR

YVES BONNEFOY

I

Voici donc réédité, réuni, l'essentiel de l'oeuvre de Léon Chestov, dans l'admirable traduction qu'en donna Boris de Schloezer. Et, feuilletant par hasard, qui sait, ces pages abstraites mais si brûlantes, peut-être quelque jeune lecteur va-t-il se laisser retenir, va répondre à ce grand appel, va tenter de s'aventurer dans le pays qu'il désigne, quitte à vieillir ensuite, resté en route, avec au coeur le regret de l'horizon aperçu. Mais ç'aura été, malgré tout, la seule façon de lire Chestov qui ne lui soit pas infidèle. Car on n'a pas disposé de lui quand on s'est complu à le replacer dans un moment de l'histoire: il est trop clair que, forcé au temps, il n'a souci que d'en défaire la trame. Pareillement, sa qualité "littéraire" est aussi peu essentielle qu'évidemment magnifique: ce n'est pas là qu'accablé il vint s'abriter pour dormir. En vérité, l'auteur du *Pouvoir des clefs* est de ces très rares qui n'ont voulu de demeure: sinon, et comme au-dessus de lui, inaccessible toujours, dans les éboulements d'une pente abrupte. Cette parole n'est que le flanc d'un Sinaï de douleurs, d'indignations, d'incompréhension radicale de la conduite des autres hommes, qu'un homme seul, obstiné, s'efforce en vain de gravir. Pourquoi, et si follement? Pour rendre à Dieu sa loi, dont il pense ou veut croire que l'humanité n'a que faire. Pour sauver Dieu de la loi.

Et c'est vrai que Chestov, dans ses limites d'homme qu'il voulut tant ébranler, est comme l'anti-Moïse, il eût senti, descendant de la montagne sacrée, la parole de Dieu se racornir sur les tables, se faire tout l'opposé de la puissance jadis promise; d'où suit que, revenu au niveau de l'humanité malheureuse, il eût regardé avec moins de haine que le conducteur d'Israël les égarements de son peuple. L'adoration

¹ Cet article a paru comme préface à l'édition française du dernier livre de Chestov, *Athènes et Jérusalem* (Flammarion, 1967; Aubier, 1993). Nous remercions l'auteur pour la permission de le reproduire ici.

des idoles, c'est pour Chestov aussi une illusion, une impasse. Mais le mouvement de terreur, de désir, d'obscur et brute passion qui jette sur cette voie, il devait certes le prendre plutôt moins mal que beaucoup d'autres de nos conduites, disons la pensée logique ou la volonté de sagesse... Le commencement de la réflexion de Chestov, ou en tout cas l'occasion des pamphlets où elle s'exprime, ce n'est pas l'ignorance ou l'inconséquence ou comme l'on dit la "folie" des hommes. C'est au contraire tout ce qui passe pour la grandeur morale ou la profondeur spirituelle: la connaissance des lois de l'être, l'obéissance à ces lois.

Mais reformons tout de suite le syllogisme dont Chestov s'est armé pour dévaster la raison, pour déconsidérer la bonne conscience morale: c'est que l'on appelle le réel, dit-il, l'évidence des faits, la nécessité qu'ils expriment, la logique qui les reflète, tout cela n'est que détestable contrainte puisque nos maux en découlent - mais alors, comment peut-on l'accepter? Le commencement, pour lui, c'est l'étonnement, comme chez les Grecs, mais cette fois devant l'être humain que cette "réalité" intimide. Et cet étonnement va se faire d'autant plus grand que Chestov découvre bientôt qu'il y a des hommes, que l'on n'en estime que davantage, pour transformer en félicité le sentiment de l'irréparable. Connaître ce qui est, accéder à sa loi la plus générale, faire sa vertu de s'y conformer, et faire son bonheur, fût-ce dans les pires supplices, de rester en accord avec la vertu - ce mouvement de l'esprit est ce que Chestov appelle le stoïcisme, et il n'hésite pas à le dénoncer, d'un bout à l'autre de l'histoire de la philosophie, de la théologie, de l'éthique, comme en fait leur unique, bien que souvent secrète, motivation. "Stoïciens" ont été Spinoza, Kant, Hegel et Husserl, bien entendu. Mais même Kierkegaard, même Nietzsche, qui sont pourtant les esprits, dans la philosophie d'Occident, dont Chestov se sent le plus proche. Avec une bizarre joie sombre, il ne manquera pas de souligner dans *Athènes et Jérusalem*, que Nietzsche, l'orgueilleux contempteur de l'homme-esclave, le témoin de la volonté, le meurtrier de la foi, finit pas *l'amor fati*. Et Kierkegaard, quand il dissimula son "secret" ne fit-il pas que s'intimider devant la loi, lui aussi? La honte est fille de la

connaissance, qui nous oblige à considérer que certaines choses sont importantes et d'autres non. Et Kierkegaard aussi bien en arrive vite à cette "soumission infinie" que Chestov ne veut pas distinguer de la beatitude intellectualiste de Spinoza ou de *l'amor fati* nietzschéen.

Le "stoïcisme" est partout, aussi universel que la loi, et suprême valeur pour la conscience commune, mais pour Chestov suprême scandale: "Quoi, s'écrie-t-il, nos filles sont déshonorées, nos fils massacrés et nous connaîtrions la béatitude?". Cette question est même son leitmotiv, et bien qu'elle soit citée avec sécheresse en dépit de sa véhémence, on pressent qu'elle dissimule une expérience très douloureuse, un foyer de pure passion sous le discours si aride.

II

Mais il ne faudra pas imaginer pour autant que cet accusateur de la vie morale ait été lui aussi une sorte de moraliste qui par douleur se refuserait, comme Vigny par exemple, à donner sa caution à Dieu - ou à l'aveugle Nécessité - et prêcherait la révolte. Car un trait singulier s'ajoute à ce refus des évidences de l'être, et en change de fond en comble et la nature et le sens. Chestov estime en effet qu'on peut anéantir l'événement détestable dans son essence d'événement. Quoi, nous dit-il à peu près, Socrate est mort, et encore par injustice, et on supporte que cela dure? Et plus radicalement encore, mais c'est évidemment la même exigence: Quoi, deux et deux feraient quatre, et on tolère cela? C'est indéniable, il ne tient pas seulement la résignation pour une faute morale, mais encore pour une erreur, l'erreur la pire qui soit, ou peut-être même la seule, à proprement parler la *fatale*: car *il y avait une alternative*.

Que faut-il entendre par là? Eh bien, dit en substance Chestov, si tel événement a été horrible, sachons ne voir dans cette horreur que la preuve qu'il n'est pas vraiment du réel. Oui, qu'il ait eu lieu est un fait, dont nul ne semble songer à contester l'évidence. Mais il y a en nous une autre évidence, celle des biens que nous recherchons, des maux que nous détestons, des attachements qui nous constituent, et à travers ces jugements spontanés, cette nature constante, une autre

nécessité se révèle, celle de l'image divine que nous sommes, et de notre gloire virtuelle, qui est fondée par la promesse de Dieu. Or, s'il y a ainsi deux nécessités, mais l'une qui signifie et l'autre qui ne fait rien qu'anéantir la première, faut-il trouver naturel que la désirable et la vraie étouffe sous la mauvaise, et ne faut-il pas se laisser gagner par le sentiment d'une possible libération? Notre impuissance ne doit tenir qu'à la paralysie de notre volonté. Et si, au lieu de nous résigner à la condamnation de Socrate, et, ainsi, de la transformer en vérité éternelle, nous clamons notre horreur et notre refus, ce pourra être alors, ce sera, ce grand «non» de l'homme, comme le cri aigu qui termine les cauchemars - avec, à notre réveil, Socrate libre et vivant. Oui, affirme Chestov, on peut se réveiller d'un événement trop horrible. Ces lourdes chaînes que nous portons, de finitude et de mort, c'est l'homme qui les a faites. Il a douté de Dieu, qui lui avait assuré la liberté et la gloire, et il s'est donc aussitôt comme amputé de lui-même - mais réciproquement il suffit qu'il ait confiance à nouveau pour que l'horreur se dissipe.

Et pour Chestov il est évident que ces "horreurs" de l'existence de l'homme ne sont en fait que les coups que Dieu lui porte, *non pour qu'il souffre, mais qu'il s'éveille*. Si bien qu'avec une exaltation émouvante, il nous prie de nous réveiller et de vouloir. La voie est simple, sinon facile, il suffira de ne pas se retourner, comme même le courageux Orphée eut le malheur de le faire: "Penser sans regarder en arrière, créer la logique de la pensée qui ne se retourne pas, la philosophie, les philosophes comprendront-ils jamais que c'est en cela que consiste la tâche essentielle de l'homme?" — Ici, la grande référence, c'est Job, bien sûr, et surtout parce qu'il fut, avant que Dieu ne l'accable, un observant de la Loi, c'est-à-dire, aux yeux de Chestov, nullement un homme de foi mais un impie. Job dormait. Et Dieu n'a voulu, le frappant, que le tirer du sommeil. Ainsi l'Ange de la mort a-t-il des paires d'yeux sur ses ailes, qu'il abandonne parfois à certains qu'il a frôlés sans les prendre, et qui désormais savent voir. Quant à Job, me commença-t-il pas lui aussi, souligne Chestov dans *le Taureau de Phalaris*, le chapitre central *d'Athènes et Jerusalem*, par "Dieu me l'avait donné, Dieu me l'a repris, que béni soit son mom ..."

Mais Job se ressaisit vite, et il réclame son dû, et Dieu est délivré, le divin circule. “Que se réalise la promesse: il n’y aura rien d’impossible pour vous!” écrit alors Chestov. Et encore: “Celui qui a la foi comme un grain de sénevé pourra déplacer des montagnes. Rien d’impossible pour lui”.

Rien d’impossible! Et Socrate non condamné. Peut-être, malgré la clarté de leurs mots, faut-il insister sur le sens et la portée de ces phrases. C’est bien le miracle que veut Chestov - mais pas seulement le miracle, et pas seulement, de ce fait, le déplacement des montagnes. Car faire bouger celles-ci ne contredit qu’aux lois naturelles, et rien que pour un instant, ce qui confirme ces lois tout autant que ce ne les viole. Et d’autre part, personne ne pourra inférer de cet événement, pour extraordinaire qu’il soit, que les montagnes, *avant*, n’étaient pas là d’où le vent de la volonté les a prises. Semblablement, si Jésus a ressuscité Lazare, il reste que Lazare ressuscité demeure celui qui auparavant était mort. Et Job, le grand exemple, ne laisse entrevoir rien d’autre. Autant de fils et de filles qu’avant l’épreuve, mais *pas les mêmes*, et la mort des premiers n’a donc pas été effacée, ils n’ont pas reparu intacts, comme si Job s’éveillait d’un rêve. On le voit: le désastre a été « réparé », mais l’événement du désastre n’a pas été aboli. Encore que le passé n’existe plus que dans la mémoire, il apparaît que sa réalité est en soi plus inexpugnable que celle des lois de fer de la nécessité naturelle, et peu d’esprits ont imaginé que *ce qui eut lieu*, pierre angulaire de la conscience, puisse soudain *n’avoir pas été*.

Et pourtant ce que veut Chestov, ce qu’il exige de Dieu et des autres hommes, ce qu’il s’étonne qui ne soit pas, c’est bien cela et rien d’autre: remodeler le passé. Ouvrons *Athènes et Jérusalem*, en fait son livre le plus hardi, le plus conséquent: “Si quelqu’un se fût avisé de dire à Spinoza, à Leibnitz ou à Kant que cette vérité - Socrate a été empoisonné - n’existe que pour un temps et que tôt ou tard nous nous emparerons du droit d’affirmer que personne n’a jamais empoisonné Socrate, que cette vérité se trouve comme toutes les vérités au pouvoir d’un être suprême qui, en réponse à nos clameurs, peut la supprimer ... ” Ainsi et bien clairement commence Chestov et, plus loin, et avec

quelle superbe: “Pierre n’a pas renié, David a tranché la t[ê]te de Goliath, mais il n’a pas été adultère ...”. Le principe de contradiction, verrou du destin, a sauté. La logique n’était qu’un piège, il a fallu en sortir. Et Chestov envisage explicitement une vie de *création pure*. Car, rappelant une fois de plus la promesse perfide du Tentateur (cet introducteur de la logique dans l’être): “Vous serez comme Dieu, connaissant le Bien et le Mal”, il s’écrie tout à coup, d’une façon saisissante: “Mais Dieu me connaît pas le bien et le mal. Dieu ne ‘connaît’ rien, Dieu. ‘crée’ tout.” Le pouvoir de Dieu, et de l’homme confiant en Dieu, c’est de réaliser à chaque instant une plénitude, sans chercher à “connaître”, qui est le mal.

III

A l’évidence, au savoir, à tout ce qui détermine et même structure l’homme, Chestov oppose donc la plus radicale liberté. Si le divin est de l’impensable, et quel que soit celui-ci, peu d’hommes sont allés aussi loin dans sa direction et avec autant d’énergie, car Tertullien avait mis surtout en avant, dans son affirmation d’une vérité impossible, la difficulté d’y venir. Et pour achever d’évoquer les grands aspects de cette tentative étonnante, il faut, je crois, en souligner encore l’écart par rapport aux autres pensées - un écart qui est d’autant plus révélateur de courage que Chestov ne fut pas un illuminé, ne fut pas ce que l’on appelle un visionnaire, mais, nourri de Kant, de Husserl, avant tout un dialecticien, maître de la raison qu’il voulait détruire, averti des pouvoirs de ce réel qu’il combat.

Et, par exemple, en théologie, Chestov n’a guère de voisin que Luther, sauf qu’ils choisissent à l’opposé l’un de l’autre dès que l’essentiel est en jeu. Chestov a sûrement beaucoup lu le Réformateur, c’est chez lui qu’il s’est enhardi à refuser la nécessité, la raison, *lex et ratio*, comme dit Luther dans un passage que Chestov cite, *bellua qua non occisa homo non potest vivere*. La loi et la raison sont la bête qu’il faut tuer pour qu’il soit possible de vivre. Luther conçoit aussi que les maux que Dieu nous envoie sont pour nous réveiller de l’intérêt pour ce monde. Mais il n’en conclut pas que, même réveillé,

on puisse tuer la bête: on demeure paralysé dans son étroite funeste, et il n'y a d'espoir d'une délivrance que dans la grâce de Dieu. La liberté est au-delà de ce monde, dont il n'y a rien à sauver. - Par opposition à Luther, Chestov, plus audacieux dans l'espoir, fait heureusement figure de partisan du réel. Il en combat les "horreurs", mais c'est au nom de ses joies. On sent bien, je l'ai déjà indiqué, qu'il a aimé dans ce monde et qu'il a fait, comme il le suggère d'ailleurs, l'intensité de son espérance de celle de sa souffrance et donc de celle de son amour.

Et sans doute il faut avant tout le rapprocher de Dostoïevsky, non seulement pour le souci qui l'anime, mais encore pour l'expérience qui en fut la motivation. C'est dans *les Frères Karamazov* que se formule la réflexion la plus proche de la sienne - et par la bouche d'Ivan: "Je ne parle pas des adultes, dit celui-ci à son frère Aliocha, 'l'homme de Dieu', qui l'écoute sans trop rien dire; ceux-là ont mangé la pomme et que le diable les emporte tous! ... mais les enfants, les enfants! ...". On sait à quel enfant il pense, martyrisé, et qui mourut sans comprendre (un exemple parmi tant d'autres). C'est à partir de telles visions, et pour que le monde ne soit pas absurde à leurs yeux et sa beauté un mensonge, que certains esprits sont comme *obligés à l'idée de Résurrection*, si même ils n'ont pas de foi. Mais il apparaît dans ce passage fameux du roman de Dostoïevski (c'est celui où Ivan lira le *Grand Inquisiteur*, son "poème") qu'à quelques autres encore la résurrection elle-même ne semble pas suffisante pour effacer le scandale d'une souffrance inutile, pour éponger le mal accumulé dans l'histoire. Leur paradoxe, c'est que ce mal que l'âme chrétienne perçoit n'apparaît pas effaçable par l'espérance chrétienne, même si leur idée du miracle est portée jusqu'aux limites du concevable. Admettons par exemple, dit à peu près Ivan Karamazov, l'hypothèse d'une période d'expiation. Mais pourquoi faudrait-il que l'enfance innocente y soit impliquée? Car "s'il est vrai qu'ils sont, les enfants, solidaires de leurs pères dans tous les crimes des pères, en tout cas cette vérité n'est pas de ce monde et je ne la comprends pas. Quelque farceur nous dira peut-être que l'enfant était destiné à pécher en grandissant; cependant celui-ci n'a pas grandi; et a été déchiré à

huit ans par les chiens ... ”. Et c’est donc l’idée même, la décevante essence du Dieu chrétien qu’Ivan Karamazov met en cause. Tant que je suis encore sur cette terre, dit-il, je prends mes précautions et m’engage à ne pas me récrier: tu es juste, Seigneur! au jour de la Résurrection et de l’éternelle harmonie. Car celle-ci ne peut compenser le souvenir de certaines larmes.

Mais Ivan s’en tient à cela, dans la passivité maintenant d’une tentation nihiliste où reparaît le raisonnement de saint Paul: “Si les morts me ressuscitent pas, mangeons et buvons”. Si les morts ne font que ressusciter, pourrait avoir dit Ivan, tout est permis. Et Chestov a bien dû passer lui aussi par ce point désolé de la réflexion humaine, mais alors il a décidé - par un “quitte ou double” extraordinaire de générosité et d’audace - qu’il faut donc obtenir de Dieu qu’il discrédite sa propre image, puisqu’on ne peut la comprendre du point de vue de la charité. Si rien ne doit compenser ces larmes, eh bien, qu’elles n’aient pas été et que Dieu le puisse accomplir! On voit que parlant ainsi Chestov est déjà seul en avant. Qui demeure à côté de lui dans la conscience contemporaine - sinon Bataille pour le comprendre mais nullement pour le suivre - quand il vient provoquer, comme par un second degré de la “folie” paulinienne, ce Dieu absolument libre - prêcher ce Dieu inconnu?

IV

Il le professe, pourtant, avec une âpreté qui ne redoute aucun adversaire: et qui impressionne, c’est sûr. Ce qui est émouvant, surtout, ce sont les pages finales de ses grandes méditations, quand les affirmations se succèdent avec de plus en plus de véhémence sincère, dans la transparence du cœur. Autant de coups de théâtre, mais qui ne doivent rien à l’habileté ni à l’art. Ces sermons qui n’ont jamais eu de temples ni de fidèles retentissent profondément au-delà de tout dogme et même - puis-je en donner témoignage? - de toute foi. Mais si Chestov a assez de grandeur en lui pour pouvoir assumer sans bizarrerie cette fonction démesurée de contempteur de toute raison, de toute piété et, bien entendu, de toute espèce d’église, il reste que cet

espace où sa voix virile résonne n'est pas celui des cimes mouvantes où le libérateur qu'il attend devrait au moins apparaître. On pressent tout autour de lui des parois dures et proches. on est toujours dans les défilés de l'éternelle logique. Et cet homme évidemment libre, selon les critères des autres, sans doute éprouve-t-il qu'il est encore en prison.

Or, il est vrai, comme par définition - puisque sinon les cieux s'ouvriraient - que Chestov ne peut concevoir qu'il ait eu même le grain de sénevé de vraie foi qui suffit à déplacer les montagnes, et à mêler les hommes à Dieu, dans l'oubli du bien et du mal. Et telle est donc l'épreuve terrible à laquelle il doit se plier: la foi "ordinaire" est attente, et peut donc prospérer dans le déni que lui fait le monde, mais celle à quoi il se voue, qui tend à la libération immédiate, ne peut rester dans l'attente qu'en enregistrant son échec, en se niant comme foi. Sera-ce là douter, et non seulement de ses propres forces, mais encore du bienfondé de la direction elle-même? C'est peut-être le mot qu'il faut, et il convient en tout cas de prendre bien garde à certains signes, que Chestov aussi bien ne songe pas à cacher, et qui cristallisent au coeur de ses moments les plus résolus.

Il en va ainsi, dans *Sagesse et Révélation*, à quelques instants de la fin. Faut-il citer encore la voix la plus forte, la prophétique? "Le 'fait', le 'donné', le 'reel', ne nous dominant pas, ne déterminent pas notre destin, ni dans le présent, ni dans l'avenir, ni dans le passé. Ce qui a été n'a pas été ...". Mais voici aussitôt qu'une voix plus humaine ajoute: "La philosophie religieuse, c'est de se détourner du savoir et, dans une tension démesurée de toutes ses forces, surmonter par la foi la peur mensongère de la volonté que rien ne limite du Créateur". Ainsi la foi qu'il faut apparaît le prix d'un effort. Mais cet effort lui-même n'exige-t-il pas la foi dont il est la condition nécessaire? En fait, Chestov tend souvent à se distinguer de ce témoin de la foi qui viendra inaugurer le cours naturel de la plénitude. Il écrit: "Y eut-il jamais sur terre un homme à qui il fut donné de vaincre l'inertie et le silence de cet immense univers dont nous me sommes tous que les chaînons selon la doctrine des sages?" Il cite Kierkegaard: "Croire contre la raison est un martyre"; et à celui-ci qui parlait du courage

qu'il faut pour avoir la foi, il oppose ce commentaire où sans doute sa situation se révèle: "Au contraire, s'il faut du courage, c'est plutôt pour renoncer à la foi".

Chestov a dû atteindre assez tôt à cette certitude, amèrement aussi évidente que la liberté devrait l'être: ce n'est pas lui qui éprouverait la joie de la délivrance. Socratique par son appel à l'expérience directe, il le sera aussi par la destinée. Il est aussi prisonnier que Luther ou que Kierkegaard. Et soyons sûrs que le coeur, le vrai niveau de réalité de son oeuvre répétitive, c'est cette durée même où se signifie, par polémique incessante, le besoin de remettre à plus tard - au-delà du travail de négation de la pensée fausse - le moment où la pensée vraie devra être le seul problème, l'immédiate expérience de l'écrivain. Chestov attaque pour se donner du répit, avec peut-être l'espoir que la dénonciation de l'erreur pourra se faire soudain la porte d'un vouloir libre. Mais ce qui devait disposer à sortir du temps y retombe. Cette guerre contre le temps devient du temps, écoulé, perdu, qui s'amasse dans la conscience, s'obscurcit, se fait objet (oui, justement, se fait "oeuvre"), grandit selon le néant comme la forme intérieure de ce *Fatum* que Chestov a dénoncé au-dehors. Et ce n'est pas, finalement, le prophète en lui, mais l'homme plein de doute et peut-être même de remords ("Je n'ai pas la foi, dit-il à Boris de Schloezer, mais je sais que c'est une faiblesse de ma part") qui interroge les quelques esprits qu'il pense qu'a éveillés l'Ange de la mort.

Et non seulement ceux-ci, mais, plus humblement encore, tous les autres, c'est-à-dire en premier lieu son lecteur, qui se sent questionné, malgré l'assurance du ton, des les premiers mots de ses livres. Comme il le dit, dans la *Philosophie de la Tragédie* (et c'est là une remarque profonde): "Dostoïevski et Nietzsche n'écrivent pas pour répandre leurs convictions parmi les hommes et pour instruire leur prochain: mais ils cherchent eux-mêmes la lumière... Ils s'adressent au lecteur ainsi qu'à un témoin; ils veulent obtenir de lui le droit de penser à leur propre façon, d'espérer, d'exister...". Hélas, quel droit pouvons-nous lui reconnaître, sinon celui d'espérer? Ni la raison ni la foi ne peuvent lui donner un grain de sénevé de consentement. Pour l'une Socrate est un homme, donc mortel: et Socrate restera mort. Et

même aux yeux plus profonds ou plus avides de l'autre, rien ne pourra faire jamais que ce moment où l'enfant aura souffert sans comprendre - insupportable trou dans la substance de l'être - soit détruit dans son "être" même, où rôdera toujours l'ombre d'un autre principe.

Sauf qu'il y a, malgré tout, aussi une ombre de preuve contre l'évidence du mal: et c'est précisément qu'un homme puisse être pris devant lui par cette arrogance superbe, cet esprit de plus de justice qu'on n'en peut prêter à Dieu même, ce tropisme cherchant le Bien où s'ébauche un second niveau de l'être, - franchie l'obscur fatalité.